

Il faut des oyakata ouverts au monde pour entraîner les rikishi étrangers

par Michiko Kodama

« J'espère que vous mènerez la marche et que vous vous attellerez à ressusciter la voie du sumo ». Ces mots ont été prononcés par le ministre du MEXT (Ministère de l'Education, de la Culture, des Sports, des Sciences et de la Technologie) d'alors au nouveau président de la Nihon Sumo Kyokai, Musashigawa, quand celui-ci se rendit au Ministère en fin d'après-midi du 8 septembre pour lui annoncer sa nomination. Quand j'ai entendu cette expression, le terme de « ressusciter » m'a alors dans une certaine mesure choqué, et j'ai même vu un instant dans ce mot une certaine compassion cachée. Le dictionnaire nous dit bien que le terme de « ressusciter » consiste à « rendre le souffle à quelqu'un ou le ramener à la conscience après qu'il ait failli mourir ». Le commentaire du ministre, par conséquent, induisait que le sumo est déjà littéralement mort.

Le 8 septembre est le jour où l'ex-rikishi Wakanoho, arrêté le 18 août pour possession illégale de cannabis et renvoyé de la NSK peu après, a été relâché sans être mis en examen. A ce moment, en outre, il ne s'est alors passé qu'une semaine depuis que les deux frères russes, Roho et Hakurozan, ont été contrôlés positifs à la marijuana et virés brutalement de la NSK. Par conséquent, il m'est assez facile de dire que quand le Ministre prononce les mots cités plus haut, l'incident le plus présent à son esprit est sans nul doute les terribles scandales de drogue auxquels les trois étrangers sont liés.

Dans les dernières années,

beaucoup de scandales graves ont émaillé le monde de l'Ozumo. Toutefois, le scandale de la marijuana s'est révélé un tel choc pour la société (japonaise) qu'on l'a ensuite associé avec la mort de ce sport. La raison en est que le Japon est un pays extrêmement strict en matière de drogues. Même Paul Mac Cartney des Beatles fut autrefois interdit de séjour pour avoir été pris en possession de drogues. L'arsenal législatif concernant les drogues est propre à chaque pays, et par conséquent le licenciement prononcé par la NSK pourra sembler trop strict aux étrangers venant de pays plus tolérants à l'égard de la marijuana.

En tant que Japonais amateur de sumo, les questions qui se sont posées à moi au sujet des trois Russes sont les suivantes : étaient-ils ignorants de la sévérité du Japon en ce qui concerne les drogues ; Quel degré de fierté et de maturité avaient-ils comme rikishi de haut rang ; et quel degré de compréhension avaient-ils du fait que le sumo n'est pas qu'un simple sport mais une activité basée sur des aspects culturels et rituels et dotée d'une très longue histoire. S'ils avaient réellement eu conscience de l'un des trois points que je viens de mentionner, ils n'auraient pas été à l'origine de si tristes incidents. Toutefois, ce qui est fait est fait, l'important désormais consiste à trouver des façons efficaces de raviver notre sport national.

Tout d'abord, j'aimerais commencer en me demandant pourquoi chacun des maîtres de heya ou la NSK elle-même n'a pu

assumer correctement l'éducation de ces trois lutteurs d'origine étrangère avant qu'ils ne commettent de si terribles erreurs. En règle générale, dans le monde de l'Ozumo, les rikishi étrangers dotés d'un solide physique gravissent les échelons plus rapidement que les lutteurs japonais, et certains se retrouvent en juryo très vite après avoir fait leur entrée – se voyant ainsi confier le titre de 'sekitori'. Après être devenus sekitori, ils ne reçoivent en général pas d'instruction sur ce qu'ils doivent faire ou comment ils doivent se comporter, car on se base sur la présomption qu'ils ont d'ores et déjà acquis la maîtrise de la voie du sumo au travers d'un entraînement acharné, et qu'en conséquence on doit leur permettre d'agir à leur guise. Cela signifie que les sekitori d'origine étrangère n'ayant que peu de temps passé dans les rangs inférieurs n'ont pas les occasions qu'ont les autres de maîtriser ces sujets au travers de l'essence de la voie du sumo. En ce qui concerne les trois ex-sekitori, ils ne sont pas une exception. Je crois que c'est tout particulièrement le cas du plus jeune rikishi – Wakanoho – qui n'était sumotori que depuis 2005. La NSK aurait dû préparer un programme d'entraînement spécifique pour les étrangers car, si l'on met de côté le problème de drogue, les scandales dans lesquels ont été impliqués des rikishi étrangers ont en général eu comme origine un manque de préparation dans leur éducation.

Le premier sekitori étranger qui me vienne à l'esprit quand on pense 'succès rapide' est Konishiki.

Durant ses années fastes, la société japonaise avait perdu l'habitude de voir tant de rikishi japonais battus si facilement par un lutteur non-Japonais. Conséquence, pour le seul motif qu'il était plus fort que les Japonais, il subit des critiques déraisonnables. Ses paroles furent mal interprétées en raison de soucis de maîtrise de la langue, voire parfois déformés. Il fut assimilé aux puissants bateaux noirs qui vinrent au Japon au cours de la période Edo (1603-1867) et exigèrent que nous ouvrons notre pays à l'Occident, et on le qualifia donc d'« invasion des Bateaux Noirs ». Conséquence de ces avanies constantes, Konishiki dû s'entraîner mentalement, bon gré mal gré.

Pourtant, de nos jours, il n'y a plus lieu de se préoccuper d'avaries concernant les rikishi d'origine étrangère ; la société japonaise semble avoir appris à accueillir les solides étrangers depuis son péché originel avec son attitude vis-à-vis de Konishiki. En fait, à l'heure actuelle, un tiers de la division makuuchi est occupé par des étrangers, et ils sont maintenant indispensables dans le monde du sumo. Beaucoup d'entre eux s'attirent des applaudissements nourris lors des dohyo-iri au cours des tournois. De fait, les maîtres de heya essayent de leur enseigner les techniques du sumo ; et par conséquent, l'importante éducation mentale peut se voir conférer une priorité moins grande même lorsqu'elle est nécessaire.

En fait, les oyakata n'ont jamais mis de côté l'éducation des rikishi d'origine étrangère. En mai 1992, la Shisho-kai décide de mettre des restrictions sur l'entrée des étrangers dans le sumo, sans doute car elle pense ne pas pouvoir parvenir à leur apprendre à se conduire de façon appropriée s'ils arrivent en trop grand nombre. En 1998, toutefois, les invitations de

non-Japonais reprennent, avec un accord tacite pour qu'ils servent durant une période d'essai dans chacune des heya jusqu'à ce qu'ils maîtrisent la langue japonaise. Cette promesse finit toutefois progressivement par tomber dans l'oubli. A partir de février 2002, un accord est trouvé dont le principal point est de limiter pour chaque heya le nombre d'étrangers possibles à une unité, même si ce principe n'est pas appliqué avec la dernière des rigidités. Je pense pour ma part que cette règle doit être appliquée le plus strictement possible, sauf en des circonstances très particulières. Bien que cela impose des restrictions sur les étrangers qui souhaitent rejoindre le monde du sumo Japonais, l'accueil sans distinction de n'importe qui doit être suspendu jusqu'à ce que la NSK puisse préparer des programmes d'entraînement conséquents.

Donc, concrètement, quelles sortes de mesures peut-on imaginer pour rendre plus facile la vie de tous les nouveaux rikishi étrangers que nous verrons à l'avenir ? Selon un article paru dans la presse, les leçons académiques sur des sujets tels que l'histoire du sumo, que tous les disciples doivent suivre durant six mois, sont difficiles même pour les rikishi japonais ; les étrangers doivent n'en retirer qu'une impression de charabia. Il y a par conséquent un besoin évident d'interprètes. Faire sauter la barrière de la langue les aidera certainement à s'adapter plus vite à la société japonaise ; après quoi, il faut leur apprendre la voie du sumo, le sens de ce sport traditionnel japonais. Il ne sera pas facile de leur enseigner les us et coutumes spécifiques au sumo japonais, car beaucoup des rikishi étrangers ont sans doute été élevés avec d'autres codes de comportement. Toutefois, il faut leur apprendre à suivre les règles du sumo et celles du Japon – et à garder pour eux leurs identités et

fiertés nationales.

Il est également nécessaire que les oyakata essayent d'apprendre des rudiments sur les pays d'où viennent leurs disciples. Connaître le pays que leur deshi appelle « sa maison », sa place dans le concert des nations, sa situation économique et politique, sa mentalité, sa culture, sa nourriture... serait sans conteste extrêmement précieux afin de nouer une relation de confiance avec leurs cadets étrangers. Je crois que la confiance entre l'oyakata et le deshi est l'une des choses les plus importantes dans le monde du sumo japonais. On dit souvent qu'une heya de sumo est telle une famille. Un oyakata doit par conséquent avoir une connaissance complète du pays dans lequel il adopte l'un de ses enfants.

Comme l'a dit Sénèque, « Pour être aimé, il faut d'abord donner son amour ». Si les oyakata souhaitent que leurs disciples étrangers soient des rikishi instillés de l'esprit du sumo, ils doivent eux-mêmes tout d'abord devenir des oyakata ouverts sur l'étranger.

Au dernier jour du Tournoi du Sumo d'automne, après avoir reçu la Coupe de l'Empereur, Hakuho a déclaré vouloir essayer de développer la voie du sumo. Je ne suis pas sûr qu'il fût conscient des mots du Ministre que j'ai cités au début de cet article, mais j'ai été touché par l'attitude de ce yokozuna non-Japonais qui va essayer de maintenir les traditions du sport et de combler le vide laissé dans l'histoire du sumo par trois rikishi non-Japonais. Ce ne sera que lorsque la NSK sortira plus de rikishi étrangers possédant le véritable esprit du sumo que le sumo traditionnel japonais pourra être un véritable sport international, au sens le plus pur de ce terme.